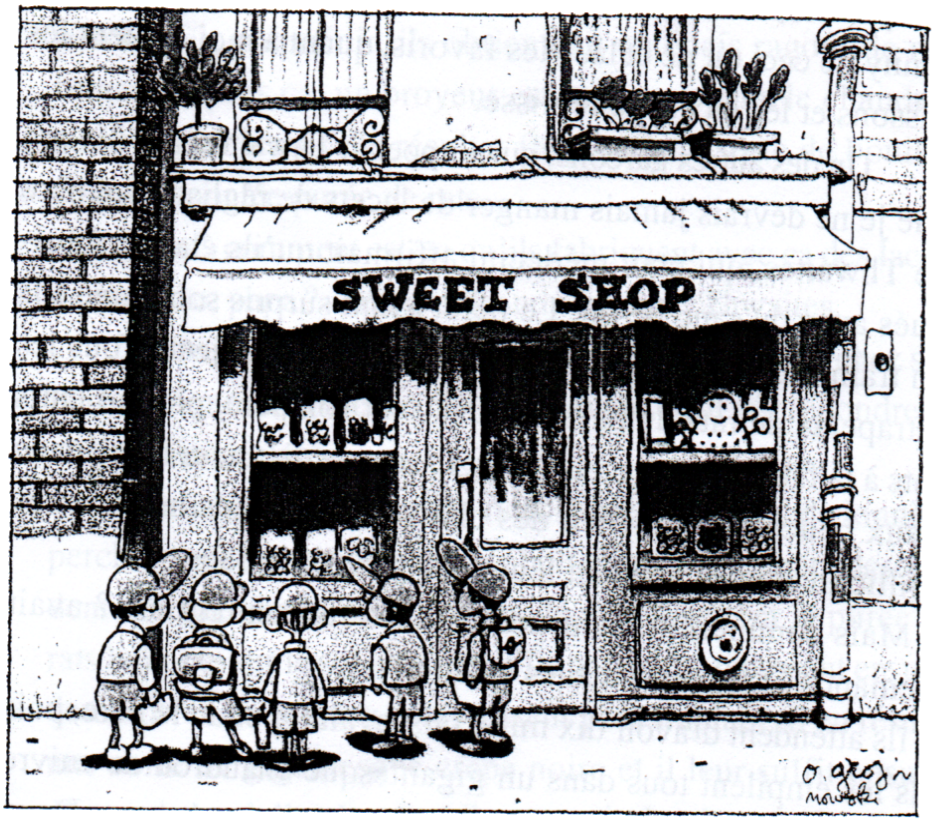
chapitre

14

lecture

Les merveilleux bonbons anglais



Dans Moi, Boy, *Roald Dahl raconte ses souvenirs d'enfance. L'épisode suivant se passe en 1923, il a 9 ans et vient d'entrer à l'école de Llandaff, située en Grande-Bretagne, au Pays de Galles.*

Je m'étais alors fait quelques amis, et lorsque je partais en classe le matin, j'étais d'abord tout seul mais je rejoignais en route quatre autres petits garçons de mon âge. Une fois l'école terminée, nous repartions ensemble, ces quatre garçons et moi, et traversions le terrain de jeux et le village lui-même pour rentrer chez nous. Chemin faisant, à l'aller et au retour, nous passions toujours devant la confiserie. Et toujours nous nous arrêtions. Nous nous attardions derrière la vitrine, d'assez petite taille, pour regarder les grands bocaux en verre remplis de calots, de réglisses, de sucres d'orge, de caramels, de boules de gomme, de bonbons acidulés et ainsi de suite… Chacun d'entre nous recevait six pence d'argent de poche par semaine, et chaque fois que nous avions quelques pièces dans

nos poches, nous entrions tous les cinq et achetions pour un penny de ceci ou de cela. Mes favoris, quant à moi, étaient les frissons et les lacets de réglisse.

Un des autres garçons, qui s'appelait Thwaites, me déclara que je ne devrais jamais manger de lacets de réglisse. Le père de Thwaites, qui était médecin, affirmait qu'ils étaient fabriqués avec du sang de rat. Le père, ayant surpris son jeune fils en train d'en sucer, lui avait fait la leçon à ce sujet. « Tous les attrapeurs de rats du pays, lui avait dit son père, portent leurs rats à la fabrique de lacets de réglisse et le directeur leur donne deux pence par rat. Bien des chasseurs de rats sont devenus millionnaires en vendant leurs rats morts à la fabrique.

– Mais comment transforment-ils les rats en réglisse ? avait demandé le jeune Thwaites à son père.

– Ils attendent d'avoir dix mille rats, avait répondu le père, puis ils les empilent tous dans un gigantesque chaudron de cuivre brillant où ils les font bouillir pendant plusieurs heures. Deux

hommes remuent le mélange en ébullition avec de longues perches et, pour finir, ils obtiennent un épais ragoût de rats fumant. Après ça, un broyeur est immergé dans le chaudron pour broyer les os ; le résultat final est une sorte de bouillie épaisse appelée purée de rats.

– Oui, mais comment est-ce qu'ils fabriquent avec ça des lacets de réglisse, papa ? » avait demandé le jeune Thwaites.

Cette question, d'après Thwaites, avait provoqué chez son père quelques instants de réflexion avant qu'il pût répondre. Il avait enfin déclaré :

« Les deux hommes qui remuaient le mélange avec de longues perches mettent maintenant des bottes en caoutchouc, descendent dans le chaudron et, armés de pelles, jettent la purée de rats brûlante sur le sol en ciment. Ils passent et repassent ensuite dessus avec un rouleau compresseur pour l'aplatir. Il en résulte une sorte de gigantesque crêpe noire et il leur suffit ensuite d'attendre qu'elle ait refroidi et se soit durcie pour la couper en lanières et obtenir ainsi des lacets de réglisse. N'en mange jamais, avait conclu le père, sinon tu attraperas une ratite.

– C'est quoi, une ratite, papa ? avait demandé le jeune Thwaites.

– Tous les rats attrapés par les attrapeurs de rats sont empoisonnés à la mort-aux-rats, avait répondu le père. C'est ce poison qui donne la ratite.

– Oui, mais qu'est-ce qui se passe quand on l'attrape ? avait insisté le jeune Thwaites.

– Vos dents deviennent aiguisées et pointues, avait répondu son père. Et une petite queue trapue vous pousse dans le dos juste au-dessus du derrière. Il n'y a pas de traitement pour la ratite. Je sais de quoi je parle. Je suis médecin. »

* * *

La confiserie de Llandaff en l'année 1923 était le centre même de notre existence. Pour nous, c'était l'équivalent d'un bar pour un ivrogne, ou d'une église pour un évêque. Sans elle,

nous aurions pratiquement perdu toute raison de vivre. Mais elle présentait un terrible désagrément, cette confiserie : la propriétaire était une horrible créature, nous la détestions et notre haine était parfaitement justifiée.

Elle s'appelait Mme Pratchett. C'était une vieille sorcière, petite, maigre et moustachue, avec une bouche en cul-de-poule. Elle ne souriait jamais. Jamais elle ne nous saluait quand nous entrions, et elle ne nous adressait la parole que pour dire : « Je vous ai à l'œil, bande de petits voleurs, alors touchez pas aux chocolats ! » Ou encore : « S'agit pas d'entrer ici rien que pour regarder ! Ou vous sortez vos sous ou vous sortez d'ici ! »

Mais de loin le trait le plus abominable chez Mme Pratchett, c'était sa saleté repoussante. Son tablier était gris de poussière et graisseux, son corsage maculé des reliefs du petit déjeuner : miettes de toast, taches de thé, éclaboussures de jaune d'œuf desséché. C'étaient ses mains, néanmoins, qui nous dégoûtaient le plus. Elles étaient immondes, noires de crasse. On aurait dit qu'elle avait passé sa journée à mettre des boulets de charbon sur le feu. Et n'oubliez pas que c'étaient ces mains-là, ces doigts-là, qu'elle plongeait dans les bocaux quand nous demandions pour un penny de caramels, de boules de gomme ou de pralines. Il n'y avait guère de lois réglementant l'hygiène à cette époque et personne, surtout pas Mme Pratchett, n'aurait eu l'idée d'utiliser une petite pelle pour sortir les bonbons des bocaux, comme on le fait de nos jours. La simple vue de sa main malpropre aux ongles en deuil, extirpant trente grammes de bouchées au chocolat aurait fait s'enfuir à toutes jambes de la boutique un vagabond affamé. Mais pas nous. Les bonbons étaient l'essence même de notre vie. Nous aurions subi bien pire encore pour nous en procurer.

lecture

Nous restions donc plantés là, silencieux et renfrognés, à regarder cette vieille horreur farfouiller dans les bocaux avec ses doigts répugnants.

Une autre raison de haïr Mme Pratchett, c'était son avarice. À moins que nous ne dépensions six pence d'un seul coup, elle ne nous donnait pas de sachet. Elle se contentait d'envelopper les bonbons dans un petit morceau de journal qu'elle arrachait à une pile de vieux *Daily Mirror* posée sur le comptoir.

Vous pouvez donc comprendre que nous avions une dent contre Mme Pratchett, mais nous ne savions pas très bien comment nous venger d'elle. De nombreux plans avaient été conçus, mais aucun ne valait grand chose. Aucun, à vrai dire, jusqu'au jour où brusquement, par un mémorable après-midi, nous trouvâmes une souris morte.

Roald Dahl, *Moi, Boy*, Gallimard, 1985
© Roald Dahl Nominee Ltd, 1984.